

Pierre Anctil, Simon-Pierre Lacasse et Tyler Wentzell

Edité par David S. Koffman

Traduit par Valentina Gaddi

Repenser Adrien Arcand dans son contexte historique

Introduction

David S. Koffman

Ce forum réunit trois historiens—Pierre Anctil, Simon-Pierre Lacasse et Tyler Wentzell—pour une réévaluation d'Adrien Arcand, le soi-disant *fürher canadien* et agitateur fasciste actif de la fin des années 1920 aux années 1960. Ce forum était à l'origine un panel présenté lors de la conférence annuelle de l'ACJS à l'Université McGill au printemps 2024, présidé par Richard Menkis. J'ai trouvé la discussion fascinante et j'ai pensé qu'elle fonctionnerait bien comme un Forum écrit afin que les perspectives—tant convergentes que divergentes—puissent être accessibles au lectorat intéressé par l'histoire juive canadienne, par l'histoire du Québec, par la politique de la différence au Canada et par le domaine interdisciplinaire des études sur l'antisémitisme. À cette fin, ce Forum se compose de trois courts essais et de trois réponses.

Bien que nous présentions le Forum dans son intégralité, d'abord en anglais, puis, ci-dessous, en français, sa composition initiale était intrinsèquement bilingue, avec certaines contributions (essais et réponses) en français et d'autres en anglais. Pour que le Forum dans son entièreté puisse toucher un plus grand lectorat, nous l'avons fait traduire dans l'autre langue par notre éditrice Valentina Gaddi, et chaque contributeur a révisé et approuvé les textes. Ce faisant, nous avons toutefois perdu un élément intéressant : le Forum était une véritable création bilingue, les chercheurs lisant et répondant les uns aux autres dans nos deux langues.

Chaque contributeur offre une perspective temporelle, linguistique propre, se référant à des sources distinctes : Anctil examine le portrait d'Arcand dans la presse yiddish montréalaise de l'entre-deux-guerres, Lacasse retrace le suivi et la marginalisation éventuelle de la communauté juive d'après-guerre, et Wentzell analyse les représentations de la presse anglophone dans les années 1930. Chaque essai est associé à une réponse d'un autre contributeur, créant un dialogue unique et multi-vocal sur la façon dont différentes communautés et médias ont enregistré, réagi et contribué à contenir le militantisme odieux d'Arcand.

À l'encontre de la mémoire publique diffusée, les trois auteurs conviennent que l'influence politique d'Arcand—à la fois dans les années 1930 et après 1945—était assez limitée et épisodique, plutôt qu'ontologique. Les historiens semblent convenir que la visibilité d'Arcand dépendait de circonstances favorables : controverse politique, curiosité de la presse, patronage d'alliés plus puissants. Ils conviennent que les réponses juives organisées—par le biais de campagnes éditoriales vigilantes, de lobbying et d'alliances avec des dirigeants catholiques sympathisants—étaient essentielles pour le neutraliser. Tous les trois soulignent

que des changements plus larges, des dénonciations papales du nazisme au rapprochement entre catholiques et Juifs d'après-guerre, ont fermé davantage l'espace dans lequel Arcand pouvait opérer.

Ils partagent également une mise en garde sur le fait de ne pas exagérer rétroactivement son influence. Alors qu'Arcand attirait périodiquement les gros titres et les adeptes, sa notoriété ne doit pas être confondue avec une influence large ou durable ; les perceptions contemporaines, sur la ligne des frontières linguistiques et communautaires, sont essentielles pour maintenir sa place en proportion.

Chaque contributeur à ce forum ajoute une perspective unique sur la question. Anctil s'appuie sur plus d'une décennie d'éditoriaux du *Keneder Odler*, principalement d'Israël Rabinovitch, pour reconstituer la façon dont une voix communautaire juive a suivi l'ascension et la chute d'Arcand dans les années 1930. Il montre la conscience aiguë de l'*Odler* au sujet de l'opportunisme d'Arcand—son utilisation changeante des symboles fascistes, ses alliances tactiques avec les politiciens conservateurs et ses campagnes de boycott des entreprises juives. En périodisant l'attention du *Odler*—des moments de menace directe aux longs silences lorsque la pertinence d'Arcand a diminué—Anctil montre comment évaluer les extrémistes dans leur contexte.

Wentzell examine la couverture du *Globe and Mail* et du *Toronto Daily Star* de 1929 à 1940, révélant des portraits étonnamment sympathiques lorsque Arcand a initialement cherché un public canadien anglais. Ce n'est que plus tard, alors que le militarisme de son mouvement et les liens fascistes étrangers attiraient l'attention, que la couverture devint plus antagoniste. En retraçant cette trajectoire, Wentzell souligne à quel point les reportages non critiques peuvent légitimer les figures marginales et à quelle vitesse les récits publics peuvent changer.

Lacasse prolonge l'histoire dans les années d'après-guerre, lorsque Arcand réapparaît dans un Québec transformé par la guerre, l'Holocauste et l'évolution des relations interconfessionnelles. À l'aide des archives du Congrès juif canadien et de sources de la presse juive, il retrace la vigilance de la communauté à la fin des années 1940, l'intervention décisive de la hiérarchie catholique contre *Le Goglu* et le passage progressif du CJC de la surveillance anti-Arcand à un travail plus large en faveur des droits civils, à mesure que les incidents antisémites diminuaient. Son recadrage complique les représentations du Québec d'après-guerre comme uniformément antisémite.

Dans leurs réponses, les auteurs éclairent les parallèles entre les schémas d'avant-guerre et d'après-guerre : alarme initiale lorsque Arcand était actif, désengagement lorsqu'il perdait de la traction. La vision à long terme d'Anctil aide à contextualiser les conclusions de Lacasse sur l'après-guerre ; l'accent mis par Lacasse sur la

collaboration interconfessionnelle ajoute une nouvelle dimension au portrait d'avant-guerre d'Anctil. L'étude de cas anglophone de Wentzell offre une base de référence comparative pour les deux périodes.

Ensemble, ils cartographient la carrière d'Arcand à travers les frontières linguistiques, régionales et chronologiques. Pour la presse yiddish de Montréal, il était un provocateur dangereux mais battable ; pour les journalistes canadiens anglais, brièvement un nationaliste respectable ; pour les dirigeants juifs d'après-guerre, un irritant résiduel dont la capacité à nuire s'affaiblissait.

Ce forum arrive à point nommé parce que les dynamiques qu'il révèle—comment les extrémistes gèrent leur image publique, comment la presse les encadre et comment les communautés ciblées réagissent—demeurent d'une importance urgente. La carrière d'Arcand illustre à la fois la fragilité et la résilience des sociétés démocratiques face à l'antisémitisme et à l'autoritarisme. L'interaction entre la vigilance et la proportionnalité face à de telles figures est une question vivante pour les historiens et les historiennes, les décideurs politiques et le public.

Comprendre Arcand, son héritage et la façon dont on se souvient (bien et mal) de lui est essentiel pour comprendre le chevauchement de l'histoire canadienne, québécoise et juive. Dans l'histoire canadienne, cela nous rappelle que le fascisme n'était pas seulement un phénomène étranger. Dans l'histoire du Québec, étudier la figure d'Arcand remet en question les récits simplistes d'un antisémitisme ancré et bien établi, en montrant des moments de solidarité entre catholiques et Juifs. Dans l'histoire juive, son cas illustre à la fois la vulnérabilité et l'agentivité—la capacité d'une communauté minoritaire à surveiller, résister et, avec le temps, survivre à un antagoniste dévoué. La façon dont il est remémoré aujourd'hui—parfois exagéré comme une menace majeure, parfois rejeté comme une manivelle marginale—reflète des débats plus larges sur la façon de raconter l'histoire de la haine et de tirer des leçons sans en déformer l'échelle ou la signification.

Adrien Arcand vu par la presse yiddish de Montréal, 1929–1939

Pierre Anctil

Malgré le fait que Adrien Arcand a fait l'objet de beaucoup d'attention dans les études juives canadiennes, et pour des raisons que l'on peut très bien comprendre, assez peu de données objectives et vérifiables ont été produites à son sujet. Des progrès notables en ce sens ont été réalisés dernièrement en langue française sur le plan biographique, mais beaucoup de chemin reste encore à parcourir avant qu'un portrait crédible soit enfin tracé de la principale figure de l'antisémitisme canadien au cours

des années trente.¹ Un certain nombre d'éléments émergent déjà toutefois de ces recherches récentes menées surtout au Québec et qu'il vaut la peine de rappeler ici au début de ce court essai. Arcand n'a pas été une personnalité médiatique de grande importance dans le contexte montréalais de l'entre-deux-guerres et il n'a pas non plus joué un rôle central dans la vie politique du Canada français au cours de cette période. L'individu en question a commencé sa carrière au milieu des années vingt dans *La Presse*, un quotidien à grand tirage où l'antisémitisme n'a joué qu'un rôle très mineur, et il a exercé surtout le métier de journaliste jusqu'à son internement en 1940, notamment à partir de 1936 à *L'Illustration nouvelle*, un organe de presse patronné par l'Union nationale de Maurice Duplessis. Dans ce rôle, il est resté un employé soumis aux directives éditoriales de ses patrons et il n'a pas eu l'occasion d'exprimer ouvertement ses penchants anti-juifs. Il a aussi été un organisateur politique pour le Parti conservateur, autant au niveau fédéral que provincial, d'où il a tiré l'essentiel du financement nécessaire à sa carrière de propagateur de l'antisémitisme vulgaire et outrancier. Finalement il s'est construit une image de dirigeant fasciste et antilibéral en créant ses propres périodiques et en recrutant des militants au sein de partis politiques qu'il contrôlait entièrement, mais sans jamais se présenter lui-même avant la fin de la Seconde Guerre mondiale comme candidat à une élection fédérale, provinciale ou municipale.

Malgré ce que nous savons d'Arcand sur le plan historique, plusieurs questions restent encore sans réponses quant à l'influence réelle que cet individu a eue au sein de la société québécoise et quant à l'impact de son activisme antisémite sur la population juive de Montréal. Une analyse très poussée des pages éditoriales du journal *Le Devoir*, le quotidien le plus emblématique du Canada français au cours de la première moitié du XX^e siècle, et de *L'Action catholique*, un organe de presse diocésain publié à Québec, a démontré hors de tout doute que Arcand a été considéré par l'élite intellectuelle francophone de son temps comme une personnalité marginale et comme un publiciste d'une très grande médiocrité sur le plan journalistique.² Le directeur du *Devoir*, Georges Pelletier, qui ne répugnait pas à lancer de temps à autre des flèches empoisonnées en direction des Juifs montréalais, ne mentionne jamais l'activité politique d'Arcand dans ses textes. Il en va de même de ses principaux collaborateurs Omer Héroux et Louis Dupire qui ignorent complètement pendant dix ans l'existence du *Goglu*, du *Miroir*, du *Patriote* ou du *Fasciste canadien*; tandis que *L'Action catholique* ne mentionne indirectement Arcand qu'à la fin de la décennie, pour lui reprocher son association avec l'idéologie nazie condamnée par le pape Pie XI en 1937. C'est un constat qui est encore plus convaincant quand on consulte les journaux à grand tirage canadiens-français comme *La Presse*, *La Patrie* ou *Le Soleil*.

Fort bien, mais qu'en est-il de la réaction juive aux insultes et aux vociférations antisémites d'Arcand ? À ce sujet, nous n'avons que les réactions ponctuelles des dirigeants du Congrès juif canadien après 1933, et celle d'autres porte-parole juifs

montréalais qui luttent au cours des années trente pour établir un climat plus serein avec la majorité francophone, sans grand succès d'ailleurs. Ce sont dans la plupart des cas des propos isolés et qui sont marqués, comme on peut très bien le comprendre, par la colère et l'émotion. Il nous manque toujours à ce sujet une vue d'ensemble sur toute la décennie qui engagerait une parole juive organisée et conséquente. C'est ce que nous offre une recherche de fond que je mène depuis sept ans et qui analyse le contenu des éditoriaux qui paraissent entre janvier 1929 et septembre 1939 dans le quotidien de langue yiddish de Montréal, le *Keneder Odler* (L'Aigle canadien). Une indexation complète de ces textes révèle que près de 5,600 opinions et commentaires éditoriaux ont été publiés dans l'*Odler* au cours de ces 129 mois, dont 2,000 portaient sur la situation canadienne, ou 36 pour cent du total. De ce nombre au moins cent cinquante ont pour sujet principal la presse d'Adrien Arcand et l'influence du journaliste antisémite sur la société québécoise. C'est amplement suffisant pour présenter un premier tableau plus global de la question à partir de sources exclusivement juives, et qui ont l'avantage d'être plus fiables que les témoignages personnels de certains leaders communautaires.

La lecture de ces éditoriaux, probablement tous rédigés par Israël Rabinovitch, le directeur de l'*Odler* depuis 1924, nous apporte un certain nombre d'observations de première importance sur l'activité d'Adrien Arcand au cours des années trente, toujours du point de vue d'un organe de presse juif chargé de suivre de près l'actualité montréalaise et de défendre la population juive établie dans la métropole québécoise. Dans les années trente, Rabinovitch était devenu une figure de proue de la communauté juive de Montréal, et ses écrits peuvent certainement être interprétés comme recueillant un large consensus au sein de la population yiddishophone. Premier constat, Rabinovitch est fermement convaincu que son collègue du *Miroir* et du *Patriote*, qu'il connaît d'ailleurs très bien, est un opportuniste sans envergure aucune, et qu'il va là où le vent le pousse. En somme, son antisémitisme est plus accessoire et conjoncturel que soutenu par une conviction profonde : « Nous connaissons très bien cet individu et nous savons qu'en plus de tous ses autres traits de caractère déplorables, c'est aussi un hypocrite. Tout le temps qu'il travaillait pour *La Presse* et qu'il s'occupait de questions « artistiques » et « esthétiques », il jouait aussi à se présenter comme un quasi-radical sur le plan politique. Il a même eu tendance pendant un certain temps à s'afficher comme un athée ».³ Arcand recherche l'attention médiatique d'une manière obsessionnelle, et ce penchant funeste le pousse à adopter un positionnement antisémite virulent qui était absent de son parcours professionnel avant le début de l'année 1930.⁴

Ce penchant pour l'esbroufe et la fanfaronnade est bien identifiable dans le fait que Arcand adopte la swastika comme emblème de son mouvement seulement en mai 1933, soit plusieurs mois après l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne. L'adhésion du journaliste aux symboles du nazisme, comme tout le reste de sa démarche

politique, n'est que purement circonstancielle et calculée en fonction de la publicité que de telles orientations lui procurent. Arcand est si peu convaincu par le crédo national-socialiste qu'il abandonne complètement la croix gammée et la raye de ses publications en juillet 1938, de peur d'être associé de trop près à un mouvement politique qui menace maintenant le Canada et l'Empire britannique au complet. Quand les premiers signes d'un discours antisémite brutal et violent apparaissent à l'été 1930 dans les hebdomadaires d'Arcand, accompagnés de caricatures méprisables à l'endroit des Juifs, Rabinovitch remarque aussitôt que *Le Goglu*, *Le Chameau* et *Le Miroir* sont en fait des instruments médiatiques conçus pour abattre le régime libéral du premier ministre Taschereau à Québec et celui de Mackenzie King à Ottawa, et qu'ils préparent en fait la venue de gouvernements conservateurs lors d'élections générales à venir en 1930 et en 1931. Dès que l'antisémitisme apparaît de manière constante et soutenue sur les pages des journaux publiés par Arcand, Rabinovitch est convaincu que c'est le Parti conservateur de Richard Bennett et celui de Camillien Houde qui finance la presse des *Goglus*, et pas l'Église catholique ou le NSDAP allemand :

Il est évident que tout est fait dans ces journaux [ceux publiés par Arcand] dans un but politique. L'objectif est de jouer sur les émotions des masses afin de susciter une disposition d'esprit favorable au Parti conservateur. En criant « Juifs », les instigateurs de cette stratégie pensent qu'ils y parviendront facilement et que le public québécois va gober leur façon de faire [...] La méthode de propagande qui est utilisée par les trois publications antisémites est double. Il s'agit d'une part d'attaquer les libéraux—prenez bien note de ceci—et de l'autre de mener une agitation contre les Juifs.⁵

Rabinovitch revient quelques mois plus tard, à la veille de l'élection fédérale d'août 1930, sur cette alliance stratégique entre Adrien Arcand et ses bailleurs de fonds du Parti conservateur canadien :

Plus la campagne électorale fédérale se rapproche de son terme, plus les conservateurs jouent ouvertement et avec insistance la carte de l'antisémitisme. C'est à un point où on ne cherche plus à s'en cacher. D'une manière cynique et déshonorante, les politiciens conservateurs se sont alliés à la clique des « Goglus » et avec toutes les autres forces sinistres qui agissent dans le but ultime de disséminer la haine raciale.⁶

Un an plus tard, Rabinovitch ajoute : « Sur quels appuis ces journaux ont-ils pu compter au début de leur existence misérable ? La réponse à cette question est bien connue : sur M. (Camillien) Houde. Au cours de leur première année et demie de publication, ces feuilles tenaient en général un langage hostile à Taschereau et favorable à Houde ».⁷ De fait, le calendrier de parution des journaux d'Arcand fluctue

de manière étonnante entre mars 1930 et août 1939, avec de nombreuses interruptions de plusieurs mois et des changements de titres constants, ce qui est le signe que ces publications ne font pas leurs frais et dépendent d'un apport de fonds venu de l'extérieur, la plupart du temps des forces politiques conservatrices canadiennes. Bien que Rabinovitch s'avère souvent convaincu à première vue que Arcand bénéficie du soutien du NSDAP allemand ou de mouvements fascistes internationaux, surtout après 1933, rien ne vient valider cette hypothèse au cours des années trente dans les pages de l'*Odler*. Plusieurs fois Rabinovitch constate au contraire que le discours de son adversaire est aligné sur celui des *Protocoles des sages de Sion*, et que le fer de lance principal de son activisme est de réclamer un boycott complet, par les Canadiens français, des commerces tenus à Montréal ou dans d'autres villes par des marchands d'origine juive. Rabinovitch note très bien la récurrence centrale de ce propos quand il a écrit en 1932 : « Et ici à Montréal, [...] cela fait maintenant trois ans que deux charlatans antisémites conduisent une campagne de boycott contre la population juive. [...] Il y a, sans exagérer, dans ces feuilles antisémites, des centaines de cas d'appel direct au boycott contre des firmes juives et des dizaines de cas de diffamation avérés contre des individus d'origine juive ».⁸

Une étude plus fine des pages éditoriales de l'*Odler* fait apparaître quatre périodes bien précises concernant la stratégie que le journal yiddish tente d'élaborer, en vue de résister à la mobilisation antilibérale et antijuive que tente de provoquer Arcand au sein du public francophone montréalais. La crise des écoles juives séparées et la promulgation en avril 1930 de la loi David par le gouvernement Taschereau, apparaissent très clairement aux yeux de Rabinovitch comme l'événement déclencheur qui convainc Arcand d'adhérer sans retenue à l'antisémitisme virulent. Ce constat est confirmé par une analyse détaillée des six cents éditoriaux de l'*Odler* qui ont été traduits en français dans le cadre de ce projet de recherche. Au cours d'une période assez courte de quatre ans, soit du début de l'année 1929 à la fin de l'année 1932, les mots-clés « protestant » et « école » sont fortement associés à « Goglu » dans les éditoriaux de l'*Odler* qui ont été traduits en français. C'est une tendance qui culmine en 1930, quand « Goglu » est mentionné 105 fois en rapport avec les écoles protestantes de Montréal, une association d'idées qui disparaît presque entièrement après 1933.

Une fois la crise scolaire passée, Rabinovitch tente par tous les moyens, sans y arriver, de faire disparaître ou de censurer les publications d'Arcand. C'est à ce moment que l'*Odler* fulmine avec le plus d'intensité contre son principal adversaire au sein de la presse québécoise. Le quotidien yiddish va même jusqu'à traduire en yiddish dans ses pages de nombreux passages tirés des journaux d'Arcand pour en faire connaître la teneur à ses fidèles lecteurs. En 1932, E. Abugov, un marchand de Lachine, poursuit le journaliste antisémite en justice pour diffamation, mais le juge Gonzalve Desaulniers, dans une décision qu'il dit regretter, doit débouter le plaignant parce que

le code de loi ne permet pas de sévir contre l'accusé. Voyant cela, le député provincial Peter Bercovitch tente de convaincre l'Assemblée législative du Québec d'adopter une loi susceptible de définir d'une manière plus précise ce qu'est un libelle diffamatoire, mais ses collègues refusent de le suivre au nom de la liberté de presse. Finalement, l'*Odler* obtient des déclarations condamnant Arcand de la part d'importantes personnalités politiques, mais rien n'y fait, jusqu'à ce que Rabinovitch signe en juillet 1935 un éditorial intitulé : « Krig iz derklert gevoren tsum yidishen folk »¹⁹ Confronté au terrible sort réservé aux Juifs allemands par le régime hitlérien, les calomnies et les fausses accusations de la presse dirigée par Arcand apparaissent désormais à l'*Odler* comme des balivernes sans grande importance, et le journal yiddish ne mentionne plus du tout le nom de l'antisémite outrancier sur sa page éditoriale pendant une longue période.

Une dernière fois Arcand refait surface dans l'*Odler* en 1938–1939, mais c'est à l'occasion de la crise des réfugiés allemands victimes du nazisme, et dans une mesure bien moindre qu'en 1932–1935. Cette fois Rabinovitch s'inquiète beaucoup plus de l'influence des agents d'Hitler au Canada et des fascistes de tout acabit qui risquent d'affaiblir la démocratie au pays, et il cible le journaliste détesté par l'*Odler* plus comme un adepte de la dictature extrême-droitiste que comme un antisémite. En 1938, Arcand lui-même fait l'objet de 60 mentions dans les éditoriaux traduits du journal yiddish, ce qui est tout de même beaucoup moins que le sommet de 1930. Cela tient aussi à ce que Arcand n'est plus depuis le milieu des années trente une figure influente au Canada français, une tendance que Rabinovitch note dans ses éditoriaux. L'encyclique papale de mars 1937 contre l'idéologie nazie, *Mit Brennender Sorge*, et les persécutions anticatholiques en Allemagne, achèvent de discréditer le Parti national social chrétien puis le Parti de l'Unité nationale auprès des francophones de Montréal, si bien que le risque de voir Arcand poursuivre sa propagande politique anti-juive s'atténue nettement après cette date. Ses sympathies fascistes lui valent en fin du compte d'être condamné lors d'un bref procès en mai 1940, puis interné pour la durée de la Seconde Guerre mondiale. L'homme ne reparaît plus qu'en juillet 1945 pour découvrir un Québec maintenant résolument en marche vers la Révolution tranquille.

Réaction au texte de Ancil, « Adrien Arcand vu par la presse yiddish de Montréal »

Simon-Pierre Lacasse

Le texte de Pierre Ancil invite à un double déplacement : d'abord, il nous fait passer de l'histoire générale de l'antisémitisme québécois à une étude serrée et sérieuse d'une figure précise, Adrien Arcand, observée par une source communautaire continue et structurée—les éditoriaux yiddish du *Keneder Odler*. Ensuite, il nous contraint à in-

terroger les angles morts d'une historiographie qui, en accordant parfois à Arcand une place surdimensionnée, a pu le figer dans une posture d'idéologue influent qu'il n'a vraisemblablement jamais occupée.

Ce déplacement méthodologique est, à mes yeux, le principal apport du texte : il re-donne à l'histoire de l'antisémitisme québécois une profondeur qui permet de mieux mesurer les écarts entre la perception interne—ici, celle d'un quotidien yiddish lucide et combatif—et l'attention très limitée accordée à Arcand par la presse majoritaire. Ce contraste résonne fortement avec mes propres conclusions sur la période d'après-guerre : Arcand y est d'abord suivi de près, puis rapidement marginalisé par le Congrès juif canadien et les activistes de la communauté juive montréalaise qui écrivent dans les journaux, à mesure que l'antisémitisme recule dans l'espace public et que d'autres priorités—droits civiques, dialogue interconfessionnel—s'imposent.

Le cœur du dialogue entre nos deux textes tient à cette tension : Arcand fut-il un acteur marginal, comme le suggère la faible attention que lui accordaient les éditorialistes du *Devoir*, ou une menace réelle ? La réponse, me semble-t-il, réside dans la nature performative de l'antisémitisme : sa dangerosité ne se mesure pas seulement à la fréquence de ses manifestations, mais à sa capacité à s'inscrire dans des conjonctures aggravantes. Anctil montre bien que, pour Rabinovitch, Arcand est un opportuniste, prompt à adopter la croix gammée ou à s'en défaire selon le contexte. Mais cet opportunisme même, couplé à des alliances tactiques avec le Parti conservateur et Camillien Houde, le rendait difficile à ignorer pour ceux qui, comme l'Odler, faisaient de la veille médiatique un outil de défense communautaire.

Après 1945, ce même opportunisme transparait lorsque Arcand édulcore ses attaques et abandonne ses caricatures les plus grossières, tentant de rester audible dans un environnement où la Shoah a déplacé les seuils de tolérance de l'antisémitisme. Dans les deux périodes, l'adversaire n'est pas redouté pour son influence réelle, mais pour sa capacité à capitaliser sur des ouvertures politiques ponctuelles.

La périodisation que propose Anctil—de la crise scolaire de 1930 au déclin d'après 1937, en passant par le pic de 1932–1935—est, sur le plan historiographique, un rappel utile : l'attention portée à une figure comme Arcand n'est pas constante, mais modulée par le contexte socioéconomique et la politique internationale. On retrouve la même logique dans l'après-guerre : vigilance maximale à sa libération, puis retrait progressif à mesure que ses candidatures électorales échouent et que ses journaux font banqueroute.

Cette modulation pose une question plus large : comment les acteurs communautaires hiérarchisent-ils leurs menaces ? Dans les années 1930, la campagne de boycott des commerces juifs, documentée par Rabinovitch, constituait une attaque

directe contre l'économie communautaire et justifiait une mobilisation intense. Dans les années 1950, alors que les incidents antisémites déclinent, le Congrès juif canadien réoriente ses énergies vers des combats structurels contre la discrimination et les luttes pour les droits civiques, reléguant Arcand au deuxième plan.

En s'appuyant sur une source communautaire exhaustive, Anctil décentre l'étude d'Arcand des prismes habituels—biographies, souvenirs militants—pour la replacer dans le flux de l'actualité telle que vécue et commentée par un organe de presse juif. Cet angle éclaire non seulement les stratégies de résistance de l'*Odler*, mais aussi ses propres limites : la fixation sur Arcand risque parfois de lui accorder plus d'importance que ne le faisaient ses contemporains majoritaires.

Ce constat invite à une autocritique historiographique : comment éviter, dans nos récits, de renforcer a posteriori la stature d'individus que leurs contemporains, en dehors des milieux directement visés, considéraient comme marginaux ou ignoraient tout court ? En ce sens, la comparaison avec la période d'après-guerre montre l'intérêt de croiser les regards—presse communautaire, institutions juives, opinion majoritaire—pour reconstruire non pas une influence « réelle » supposée, mais les perceptions concurrentes de cette influence.

La lecture parallèle de nos travaux fait ressortir une continuité évidente : Arcand, bien qu'il cristallise périodiquement l'attention, n'a jamais été un pivot structurant de la vie intellectuelle et politique québécoise. Son pouvoir de nuisance fut largement contextuel et dépendant des réactions qu'il suscitait. Cela ne diminue pas la légitimité de la vigilance dont il fut l'objet, mais en précise les contours : il s'agissait moins de combattre un chef de masse que de neutraliser un provocateur.

En définitive, la leçon commune de nos deux périodes est celle d'une vigilance sélective, adaptable et consciente de ses priorités. Qu'il s'agisse des années 1930 ou de l'après-guerre, la communauté juive montréalaise a su graduer son attention, mobiliser quand il le fallait, et se désengager lorsque l'ennemi perdait de sa capacité à nuire. Cette faculté d'adaptation, inscrite dans le temps long, éclaire autant l'histoire de la lutte contre l'antisémitisme que les mutations des rapports entre la communauté juive et la majorité canadienne-française jusqu'à la Révolution tranquille.

Adrien Arcand dans les média anglophones, 1929–1940

Tyler Wentzell

Adrien Arcand est parfois considéré comme le *führer canadien*, un antisémite fasciste qui a dirigé le *Parti national social chrétien* (PNSC) de 1934 à 1938 et le Parti de l'unité nationale de 1938 jusqu'à son internement en 1940. Le mouvement d'Arcand produi-

sait des mises en scène dramatiques de soldat d'assaut en chemises bleues portant des croix gammées et des drapeaux nazis, et des éditoriaux bruyants dans les pages de magazines et de bulletins d'information qu'Arcand éditait lui-même. Bien que le Canada abritait des fascistes et des antisémites à la fois manifestes et silencieux, les affirmations d'Arcand selon lesquelles il aurait des dizaines de milliers d'adeptes étaient exagérées. Ses rassemblements étaient généralement petits et son organisation marginale. Cependant, à la fin de 1937, Arcand tenta d'étendre son mouvement montréalais au Canada anglais en nouant des alliances avec les organisations fascistes anglophones existantes.

Pendant la majeure partie des années 1930, Arcand était une figure bien connue à Montréal. Il avait ses partisans, mais il n'était pas pris au sérieux par la presse grand public. L'examen approfondi du *Devoir* et de ses éditoriaux par Pierre Anctil, par exemple, note qu'Arcand n'a pas été mentionné dans les pages de ce grand journal. En tant que personnage marginal avec peu d'influence, il ne méritait tout simplement pas beaucoup d'attention. Au Canada anglais, cependant, il est resté entièrement inconnu pendant la majeure partie de la décennie. Lorsque Arcand s'est fixé l'objectif d'étendre son mouvement montréalais au Canada anglais à la fin de 1937, il a eu l'occasion de se présenter à un nouveau public sous un jour complètement différent. Lorsque le *Globe and Mail* et le *Toronto Daily Star* commencent à écrire sur Arcand à la fin de décembre 1937, ils dépeignent d'abord le montréalais en termes élogieux.

Cet article ne tente pas de fournir un historique complet de la couverture journalistique en langue anglaise d'Arcand et de ses activités. Il contribue plutôt à l'étude du discours médiatique sur Arcand en examinant deux grands quotidiens de langue anglaise à Toronto—*The Globe and Mail* et le *Toronto Daily Star*—de 1929 à 1940. Ces deux journaux ont été numérisés et sont consultables par mots clés, ce qui rend la comparaison des deux sources plus faisable. J'ai effectué des recherches avec les mots « Arcand », « A. Arcand » et « Adrien Arcand », puis j'ai écarté les articles ne concernant pas cet individu en particulier. Ce processus ne comprenait pas de recherche par mots-clés concernant ses journaux ou les organisations politiques auxquelles Arcand était associé.

Cette recherche a donné lieu à un échantillon de 177 articles, 61 du *Globe and Mail* et 56 du *Toronto Daily Star*, présentés dans le tableau 1.1 ci-dessous. Il n'y avait aucune référence à Arcand entre 1929 et 1936.

Tableau 1.1
Références à Adrien Arcand dans *The Globe and Mail* et *Toronto Daily Star*, 1937-1940

Année	<i>Globe and Mail</i>	<i>Toronto Daily Star</i>
1937	5	3
1938	35	34
1939	12	7
1940	9	12
Total	61	56

Étant donné que plus de la moitié de toutes les références à Arcand dans ces deux journaux sont apparues en 1938, les articles pour Arcand de cette année sont organisés par mois dans le tableau 1.2 ci-dessous.

Tableau 1.2
Références à Adrien Arcand dans *The Globe and Mail* et *Toronto Daily Star*, 1938 par mois

Année	<i>Globe and Mail</i>	<i>Toronto Daily Star</i>
Janvier	3	0
Février	5	9
Mars	4	2
Avril	1	2
Mai	0	2
Juin	6	9
Juillet	7	7
Août	3	0
Septembre	0	0
Octobre	1	2
Novembre	2	0
Décembre	3	1
Total	35	34

Quantitativement, il n’y a pas de différence majeure entre la couverture d’Arcand offerte par les deux journaux. Le *Globe and Mail* a écrit un peu plus d’articles sur Arcand dans l’ensemble (soixante-et-un contre cinquante-six), mais généralement les deux journaux lui ont consacré une attention remarquablement similaire. Cela inclut les premières périodes où ils ont envoyé ou utilisé des journalistes à Montréal pour enquêter sur Arcand, ainsi que sa couverture et celle de ses partisans lorsqu’il a commencé à organiser des rassemblements à Toronto, en 1938.

Étant donné que le *Globe and Mail* était une publication conservatrice et le *Toronto Daily Star* plutôt à gauche, cette concordance est remarquable. Malgré les différences politiques entre les lectorats de ces deux journaux, cela laisse supposer que les rédacteurs en chef des deux journaux ont perçu un intérêt similaire, voire une

pertinence journalistique comparable, concernant Arcand et ses rassemblements. Ils ont assigné des journalistes en conséquence.

Le livre de Lita-Rose Betcherman, *The Swastika and the Maple Leaf: Fascist Movements in Canada in the Thirties*, publié en 1975, décrit les conditions à Toronto qui ont mené aux débuts d'Arcand en langue anglaise. Aux élections provinciales d'octobre 1937, le libéral juif J.J. Glass remporte pour la deuxième fois la circonscription de St. Andrew à Toronto. La circonscription comptait une importante population juive, et il n'était pas surprenant que les candidats ayant obtenu le plus grand nombre de votes soient Joseph Salsberg et le futur maire, Nathan Phillips. John Ross Taylor, un jeune fasciste et antisémite bruyant qui brandissait publiquement la croix gammée, s'est également présenté en tant que candidat « anti-Juifs » avec un certain soutien d'Arcand. L'élection a attiré à nouveau l'attention des médias sur la question des tensions sectaires. J.J. Glass a avancé l'idée d'une loi contre la diffamation collective pour protéger les Juifs, mais n'a reçu que peu de soutien au départ. Le jour d'Halloween, quelqu'un cloua une décoration funéraire et une croix gammée à la porte d'entrée de la maison du rabbin Maurice Eisendrath. Les journaux de langue anglaise ont commencé à enquêter sur le mouvement fasciste canadien, selon Betcherman, à la demande d'Eisendrath. Il les a encouragés à se pencher sur la communauté allemande de Kitchener, ce qui conduirait à affecter des journalistes à Arcand.¹⁰

L'arrivée d'Arcand au Canada anglais a coïncidé avec son intérêt plus large pour l'expansion de son mouvement à l'échelle nationale. Le 31 octobre 1937, Arcand assiste à un grand rassemblement à l'hippodrome de New York à l'invitation du Bund germano-américain. Arcand s'est inspiré de l'action collective des fascistes allemands, italiens et américains « indigènes » (les Silvershirts) et est entré en 1938 avec l'ambition d'unir les fascistes canadiens. Il a fait de grandes déclarations sur l'avenir du PNSC et a commencé à s'appuyer sur les relations existantes avec des dirigeants fascistes comme Joseph Farr à Toronto (après avoir brusquement mis fin à sa collaboration avec Taylor) et William Whittaker à Winnipeg. Lorsque les journalistes de Toronto ont commencé à le contacter à l'hiver 1937-1938, Arcand était impatient de parler.

Les premières mentions d'Arcand paraissent dans les pages du *Toronto Daily Star* à la fin de novembre 1937. Le titre disait : « 80 000 hommes de Montréal joignent la bannière fasciste pour forcer le nouvel ordre », répétant l'affirmation exagérée d'Arcand selon laquelle le PNSC comptait 80 000 membres. Un journaliste anonyme a interviewé Arcand sur une variété de sujets. Parmi ses déclarations remarquables figurait l'annonce que Arcand prévoyait d'organiser une convention nationale pour les fascistes à Kingston, en Ontario, en janvier suivant. Lorsqu'on lui a demandé s'il y avait des groupes fascistes anglophones à Montréal, Arcand a répondu : « Nous ne touchons pas à cela. Nous ne croyons pas que les Canadiens français peuvent

diriger les Anglais ou que les anglophones peuvent diriger les Canadiens français. » Si les fascistes anglophones voulaient former leurs propres organisations, ils devaient trouver leurs propres dirigeants, « alors nous les accueillerons ».¹¹ L'article ne mentionnait pas la politique d'Arcand à l'égard des Juifs.

Le traitement substantiel suivant d'Arcand est apparu dans les pages du *Globe and Mail* moins d'une semaine plus tard. Ces articles faisaient partie de l'enquête de l'écrivain Ken MacTaggart sur les organisations fascistes au Canada, initiée à la demande du rabbin Eisendrath. L'article s'ouvrait avec une note du rédacteur en chef indiquant qu'aucune inférence ne devrait être tirée au sujet de quel group racial pouvait être le plus sensible à la propagande antidémocratique, notant les « qualités ultra-résistantes » des Canadiens allemands. Les articles de MacTaggart appelaient le mouvement d'Arcand anti-démocratique et anticapitaliste, écrivant : « Une seule différence distinctive est constamment perceptible entre les écrits communistes et fascistes—ce dernier seul assaille les Juifs ».¹²

Dans la première ligne de son premier article, MacTaggart décrit Arcand comme « un brillant jeune Canadien français ». Dans sa critique du *Fasciste canadien*, MacTaggart a noté un article récent annonçant l'intention d'Arcand de s'étendre en Ontario. « D'autres articles », a écrit McTaggart, « sont des discussions intéressantes et bien écrites sur « la santé nationale et l'eugénisme », « le problème des grandes familles », « le point de vue britannique », etc. »¹³ L'article de MacTaggart était pratiquement une publicité pour tout lectorat déjà bien disposé envers les idées d'Arcand. Bien qu'il soit tentant de supposer que le *Globe and Mail*, plus conservateur, était enclin à être plus bienveillant envers Arcand que le *Toronto Daily Star* de gauche, la couverture d'Arcand par ce dernier au début de 1938 montre que ce n'était pas nécessairement le cas.

Le 10 février, le *Toronto Daily Star* a publié une longue entrevue avec Arcand par le rédacteur David Griffin. Imprimée à la page 31, on ne lui a pas donné une place importante dans le journal, mais d'autres caractéristiques indiquent que le rédacteur en chef considérait que l'histoire intéressait le lectorat. Griffin était un journaliste torontois envoyé à Montréal avec un photographe pour passer une journée complète avec Arcand, chez lui. L'article remplissait presque toute la page. Les photographies dépeignent Arcand comme un charmant père de famille, assis avec sa femme et ses trois enfants. Il porte sa tenue paramilitaire habituelle et sa femme, Yvonne, porte un brassard à croix gammée. Une autre photographie montre Arcand assis avec sa femme en train de le regarder avec adoration, la troisième est un portrait d'Arcand.¹⁴ L'article de Griffin aborde brièvement le désir d'Arcand de prendre le pouvoir démocratiquement, mais aussi sa volonté de s'en emparer éventuellement par la force. Il a admis que ses partisans se sont entraînés à la lutte de rue « tout comme les hommes d'Hitler l'ont fait avant le putsch de Munich qui l'a amené au pouvoir ».

Arcand a dit qu'il avait construit son propre cabinet et qu'il était prêt à gouverner immédiatement. Il a montré à Griffin des lettres de soutien qu'il avait reçues de l'Ontario et affirmé qu'il croyait que le groupe serait bien accueilli lors de son expansion en Ontario, dans les semaines à venir. « Nous organisons tout le monde, tout le monde sauf les Juifs. Pour eux, nous n'avons pas de place. Qu'ils achètent l'île de Madagascar au gouvernement français et mettent en place leur propre nation. C'est le seul endroit au monde qui leur convient. La Terre Sainte, la Palestine, ils ne peuvent pas l'avoir. Elle appartient aux Arabes. »¹⁵

La majeure partie de l'article portait sur la vie de famille d'Arcand. Yvonne Arcand était cascadeuse double à Hollywood avant de participer à un concours de beauté à Montréal, jugé par son futur mari qui lui a décerné son premier prix. Elle croyait que la place d'une femme était à la maison, même si elle était heureuse d'aider au travail du PNSC. « C'est assez simple, » dit-elle. Elle est allée dans des entreprises appartenant à des Juifs avec d'autres membres auxiliaires féminins et « tu fais juste aborder les clients et leur dire ce que les Juifs font au Canada, alors ils partent. » Les Arcand aimaient danser et le seul souci de Yvonne était que son mari ne mangeait pas assez. Sa nourriture préférée était les champignons, qu'ils cultivaient dans leur garage.¹⁶

L'article se terminait par la visite de Joseph Maurice Scott, le commandant des « légionnaires » d'Arcand. Scott est « six pieds deux, 270 livres, avec un record de guerre » et a formé les hommes d'Arcand à la boxe et au jiu-jitsu. Il a nié qu'ils s'entraînaient avec des armes, mais a souligné que leurs forces résidaient dans leur discipline et leur loyauté envers Arcand : « Nous l'aimons. Je mourrais pour lui. Il en irait de même pour tous les hommes du parti. » L'article de Griffin est notamment peu critique à l'égard d'Arcand et de son mouvement. Son antisémitisme, ainsi que sa volonté et sa préparation à l'utilisation de la violence pour s'emparer du pouvoir, sont présentés comme des considérations relativement mineures. Le message général de l'article semble être qu'Arcand était un homme de substance et de caractère qui a mérité le dévouement de représentants féminins et masculins archétypaux—une femme au foyer reine de beauté et un costaud vétéran de guerre. Arcand était satisfait de sa représentation dans le *Toronto Daily Star*— il a fait reproduire les photographies de lui et de sa famille dans l'édition suivante du *Fasciste canadien*.¹⁷

Dans l'ensemble, Arcand avait très bien géré son entrée publique au Canada anglais. Ses représentations étaient généralement favorables et il semblait capable de se présenter comme une figure unificatrice et stabilisatrice qui voulait un Canada plus fort pour les protestants et les catholiques, les anglophones et les francophones. Son antisémitisme ne semblait pas déranger les journalistes ou les rédacteurs en chef. Cependant, ce printemps-là, Arcand est devenu une figure moins distante lorsque son parti a commencé à organiser des rassemblements en Ontario. De plus, au moins

un journaliste a commencé à tirer la sonnette d'alarme sur les dangers posés par Arcand et le PNSC.

À la fin de février 1938, un journal new-yorkais, *The Nation*, a publié la plus longue interview avec Arcand de l'époque, accordée au journaliste canadien David Martin.¹⁸ Le ton de l'article était conversationnel, décrivant les allers-retours de leur dialogue. Martin avait fait des recherches considérables sur les travaux antérieurs d'Arcand et avait relancé lorsque les réponses d'Arcand étaient incohérentes.

L'auteur a également défié Arcand sur certaines de ses théories du complot les plus absurdes. Par exemple, Arcand avait décrit en détail les plans des députés pour renverser le gouvernement. Arcand avait également écrit précédemment que Léon Trotsky s'était faufilé aux États-Unis et s'était fait passer pour le valet du baron Rothschild afin de pouvoir rencontrer secrètement le président Roosevelt. Lorsqu'on le pressa, Arcand admit qu'il n'était plus tout à fait sûr que ces choses étaient arrivées. L'article de *The Nation* met également davantage l'accent sur l'antisémitisme d'Arcand que les articles précédents. Arcand a dit à Martin : « Nous croyons que les Juifs sont responsables de tous les maux d'aujourd'hui », opérant à travers Wall Street et l'Internationale communiste. L'auteur l'a contesté à ce sujet, soulignant le fait qu'il n'y avait pas un seul Juif siégeant en tant qu'administrateur au conseil d'administration d'une banque, d'une hypothèque, d'une assurance, d'un chemin de fer, d'un bateau à vapeur ou d'une entreprise de services publics au Canada. Comment pouvaient-ils *tout* contrôler ? Arcand répondit : « Les Juifs ne travaillent pas ouvertement » et que « je n'ai rien contre les Juifs personnellement tant qu'ils nous laissent tranquilles. » Il pensait qu'ils devraient tous être envoyés en Palestine, mais il y avait « d'autres complications » et ils devaient donc aller au Madagascar. Les Rothschild, dit-il, avaient assez d'argent pour financer l'entreprise.¹⁹

Arcand ne savait probablement pas que le vrai nom de David Martin était Israël Levine, un Juif ontarien. Levine a utilisé le nom de David Martin pour son organisation par le biais de la League for a Revolutionary Workers' Party, une faction qui s'est détachée des trotskistes canadiens et américains, puis a opéré en petit nombre à Toronto, Montréal et New York. On ne sait pas très bien dans quelle mesure l'article de Martin a été lu au Canada anglais, mais le révérend Charles Herbert Huestis y a fait largement référence dans sa chronique du *Toronto Daily Star* à la fin du mois de mars.²⁰ C'était le premier article du *Globe and Mail* ou du *Toronto Daily Star* qui présentait Arcand comme un homme dérangé et un personnage perturbateur.

Dans les mois qui ont suivi, Arcand et le PNSC ont tenu des rassemblements à Toronto aux côtés de Farr et de ses partisans. En juin, lors du premier grand rassemblement, il était clair qu'Arcand ne contrôlait plus le récit. Il a organisé une mise en scène où six miliciens ont assisté à son rassemblement en uniforme, ont marché dans l'allée,

ont fait un salut fasciste à Arcand et se sont assis dans des sièges assignés au premier rang. Les photographies des journalistes envoyés par le *Toronto Daily Star* pour couvrir l'événement illustrent Arcand, Farr et Scott devant des banderoles en croix gammée; la police de Toronto arrêtant les manifestants à l'extérieur; et les miliciens assis au premier rang.²¹

La présence des soldats s'est avérée être l'aspect le plus digne d'intérêt. Arcand avait régulièrement communiqué que son mouvement était populaire parmi les soldats et les policiers, mais cette affirmation s'avérait maintenant être une faiblesse. Des articles de journaux ont exprimé leur inquiétude quant à l'influence fasciste dans l'armée et la police, et des appels ont été lancés pour des enquêtes et des clarifications concernant les règles de la milice au sujet de la participation à des mouvements politiques.²²

En juillet, lorsque Arcand a organisé le premier rassemblement du nouveau Parti de l'unité nationale à Massey Hall, l'événement a attiré l'attention des médias. Cependant, l'accent était mis sur les perturbations causées par l'événement, et non sur Arcand. Les journalistes ont consacré beaucoup plus d'attention aux contre-rassemblements tenus à Queen's Park et à Maple Leaf Gardens et aux manifestants à l'extérieur. Arcand avait une influence perturbatrice sur la ville, et les journalistes semblaient moins enclins à interviewer le *führer canadien* ou à rendre compte du contenu de ses discours. Comme les journaux montréalais avant eux, les journalistes torontois n'accordaient presque aucune attention à Arcand.

Les articles qui suivent ne contiennent généralement que de brèves références, généralement passagères, à lui et à son association avec le fascisme étranger. Comme pour la revendication de sa popularité parmi les soldats et les policiers, son association avec les puissances fascistes étrangères est devenue de plus en plus une limitation alors que la guerre en Europe semblait plus probable. Le Parti de l'unité nationale a laissé tomber la croix gammée de son écusson et de son en-tête, mais il était trop tard. L'association entre Arcand et le fascisme étranger était claire. Arcand est réapparu dans les manchettes en 1940 lorsqu'il a été interné en vertu du *Règlement sur la défense du Canada*.

L'incursion d'Arcand dans le Canada anglais fournit un exemple d'un extrémiste politique qui tente de tirer parti des « deux solitudes » du Canada. Peu sollicité par les journaux francophones, il a eu l'occasion de recommencer dans la presse écrite anglophone. Il a reçu un traitement initialement positif et a pu exercer une certaine influence en tant que personnage public émergent. Ceci est particulièrement frappant compte tenu de son antisémitisme flagrant, qui semble avoir été une cause insuffisante de condamnation.

Réaction au texte de Wentzell, « Adrien Arcand dans les média anglophones, 1929-1940 »

Pierre Anctil

La contribution de Tyler Wentzell, au sujet des activités d'Adrien Arcand à Toronto à la fin des années trente, met en lumière de manière éclatante un changement de paradigme qui est apparu récemment dans la recherche consacrée à l'histoire des Juifs en ce pays. En tant que figure de proue des mouvements antisémites, Arcand est depuis longtemps une figure bien connue des chercheurs intéressés à l'évolution du judaïsme canadien. Presque tous les auteurs qui se sont penchés sur les manifestations d'hostilité à l'égard des Juifs ont commenté abondamment la carrière de publiciste et l'« œuvre » journalistique d'Arcand, et ont fait de ce personnage un activiste de premier plan au XXe siècle de la diffusion sur une grande échelle de propos haineux à l'encontre des Juifs. Malgré cette attention soutenue, et tout à fait justifiée, peu de chercheurs ont jusqu'à maintenant poussé l'analyse plus loin en consultant de manière systématique la documentation historique concernant Arcand à certains moments clé de son parcours « professionnel ». C'est ce qui est en voie de changer, non seulement pour ce qui est de l'étude de l'antisémitisme en tant que tel, mais pour tout ce qui touche à la contribution historique des Juifs à la vie économique, politique et intellectuelle du Canada.

En ce sens, la consultation par Tyler Wentzell de deux journaux torontois à grand tirage, le *Globe and Mail* et le *Toronto Daily Star*, pour la période de 1937 à 1940, constitue une avancée remarquable de la connaissance concernant l'influence d'Arcand au Canada anglophone. Grâce à Wentzell, nous pouvons maintenant constater, chiffres en main, que la supposée « percée » à Toronto du propagandiste de l'antisémitisme s'est limitée à une courte période en 1938, essentiellement basée sur des affirmations farfelues et exagérées d'Arcand quant à l'importance de sa base militante en Ontario. Arcand a aussi apparemment attiré pendant une courte période l'attention à Toronto de personnalités extrême-droites et adeptes de théories racistes, qui appartenaient à un autre horizon linguistique et culturel que celui du Canada français. Personne n'était arrivé toutefois jusqu'à présent à décrire de manière aussi précise les résultats de l'incursion du chef du Parti de l'unité nationale outre-Outaouais. Ces données ont de plus été obtenues grâce à une étude approfondie de tous les reportages parus dans la presse torontoise sur une période de quatre ans, ce qui ne laisse aucun doute quant à la validité des résultats obtenus. Pour la première fois, cela nous place aux premières loges pour comprendre, à partir de données factuelles crédibles, quelle a pu être l'influence d'Arcand dans une partie du pays où son parti avait été très peu présent jusque-là, et jusqu'à quel point sa « prédication » antisémite a retenu l'attention du grand public canadien-anglais.

Ces recherches menées par Wentzell de manière rigoureuse, et qui couvrent une longue période, permettent d'en arriver à des résultats beaucoup plus fiables et justes sur le plan historique, que ceux qui circulent dans des milieux où seules des opinions générales tiennent lieu de point de repère à ce sujet. L'approche privilégiée par Wentzell a le mérite de mettre fin, par une méthodologie éprouvée, à des spéculations concernant Arcand qui s'avèrent finalement sans fondement au regard des données recueillies dans des journaux à grand tirage de l'époque, et qui étaient rédigés par des individus très bien informés de la situation. C'est le même pari qui m'a convaincu d'entreprendre, pour les mêmes raisons, une étude détaillée des éditoriaux publiés au sujet du nationalisme canadien-français dans la presse yiddish de Montréal au cours des années trente, dont la véracité et la profondeur ne peuvent être remises en question, et dont une partie porte sur le discours d'Adrien Arcand tel que perçu par des immigrants juifs d'origine est européenne. Grâce à des analyses exhaustives portant sur de longues séries documentaires, Wentzell a établi un nouveau standard d'excellence en études juives canadiennes, qui vise à obtenir des résultats détaillés et appuyés par une méthodologie scientifique incontestable. Cette démarche contribue à éclairer de manière exceptionnelle la prévalence de l'antisémitisme au sein de la société canadienne, à différentes périodes au cours du XXe siècle.

Quelques mois plus tard paraissait une étude de Pierre Berthiaume intitulée : *La Clé du mystère d'Adrien Arcand ou l'hystérie antisémite; dénonciation de l'antisémitisme d'un libelle québécois et déconstruction de sa rhétorique démagogique* (Presses de l'Université Laval, 2024). L'ouvrage mérite d'être mentionné ici, car il constitue une autre illustration de cette tendance au raffermissement et à l'approfondissement des études sur l'antisémitisme au pays au XXe siècle, toujours à partir de la consultation de corpus documentaires de grande ampleur. Cette fois, Berthiaume a analysé un pamphlet de trente-deux pages publié par Arcand à l'été 1937, intitulé *La Clé du mystère*, et contenant pas moins de 215 textes visant à démontrer l'existence d'une conspiration en vue de la domination par les Juifs du monde chrétien. À chaque fois, pour chacun des textes publiés, l'auteur identifie avec une patience et une persévérance remarquable les sources utilisées par le directeur du *Fasciste canadien* pour soutenir ses propos, pour aussitôt découvrir qu'elles sont soit inventées de toutes pièces, soit le résultat de manipulations qui en déforment fortement le sens. Personne n'était allé aussi loin pour révéler les méandres de la pensée d'Arcand et exposer au grand jour le caractère fallacieux de ses reportages antisémites. C'est une avancée remarquable de la recherche qui démontre à quel point seuls un travail méticuleux et une lecture très attentive des textes publiés par Arcand au cours des années trente, en plus d'une analyse fine du contexte historique, nous permettront d'en arriver à des conclusions mieux étayées au sujet de ce personnage infrequentable.

Surveillance et indifférence : La communauté juive montréalaise face à Adrien Arcand pendant l'après-guerre

Simon-Pierre Lacasse

L'agitateur antisémite Adrien Arcand a marqué les esprits par la virulence de ses propos, éparpillés sur différentes feuilles éphémères durant les années 1930, au plus fort des mouvements politiques fascistes en Europe et, dans une plus faible mesure, en Amérique du Nord. Les principaux activistes communautaires du Congrès juif canadien s'étaient alors mobilisés pour combattre l'antisémitisme là où il se manifestait—dans les journaux, dans la société civile, et au sein de quelques partis politiques marginaux. Mais qu'en est-il de la période d'après-guerre ?

Les travaux historiques qui se penchent sur le phénomène de l'antisémitisme au Québec suggèrent que l'antisémitisme demeurerait profondément ancré dans la société canadienne-française après la Deuxième Guerre mondiale. Un exemple de cette interprétation historique se retrouve dans une étude récente sur l'immigration des rescapés de l'Holocauste établis au Canada. Dans son texte, Adara Goldberg déclare que « anti-semitic fervour reigned in Quebec, [...] fostered by community leaders and absorbed by the masse ».²³ Dans cette citation, l'auteure commente l'action publique et politique d'Adrien Arcand, dont l'idéologie fasciste exerçait selon elle une force d'attraction sur l'ensemble de la société québécoise.²⁴ Cette affirmation, déjà discutable pour la période de l'entre-deux-guerres, apparaît d'autant plus contestable lorsqu'on l'applique à l'après-guerre. En effet, les prises de position des activistes juifs de cette période à l'égard de l'antisémite notoire permettent de dégager certaines tendances quant à la présence de l'antisémitisme au Québec, laissant entendre qu'il ne constitue plus la dynamique prépondérante dans les relations entre Juifs et Canadiens français.

Ce texte, fondé sur des recherches dans le journal *Canadian Jewish Chronicle* ainsi que des documents d'archives du Congrès juif canadien, aborde la figure d'Adrien Arcand durant les années d'après-guerre. Si les manifestations d'antisémitisme n'ont jamais cessé, le génocide des Juifs d'Europe par le régime nazi a rendu irrecevables les propos antisémites dans les sphères publique et politique canadiennes. C'est peut-être ce qui explique la posture des activistes de la communauté juive montréalaise face aux activités partisans d'Adrien Arcand: quoique toujours indignant, l'antisémitisme du « führer canadien » n'invoque plus l'urgence de la période d'entre-deux-guerres. Ce changement d'attitude est en partie le fait d'un rapprochement entre les milieux canadiens-français et juifs montréalais, marqué par l'ouverture de la hiérarchie ecclésiastique catholique et des milieux scientifiques et artistiques canadiens-français à la communauté juive montréalaise. C'est ainsi que s'est développé un dialogue qui a

atteint son apogée lors de la Révolution tranquille des années 1960, un sujet que nous développons dans un ouvrage récent.²⁵

Le fasciste canadien Adrien Arcand, qui avait été interné sous la loi des mesures de guerre en tant que sympathisant du régime nazi, est libéré le 3 juillet 1945.²⁶ Dans son ouvrage sur le mouvement d'Arcand, Hugues Théorêt relève que la libération du « führer » canadien avait été contestée par certains organismes juifs canadiens. En effet, l'indignation provoquée par la libération d'Arcand se mesure à l'horreur qui était dévoilée au même moment en Europe, alors que les camps de la mort font les manchettes des journaux.

Le désarroi de la communauté juive est d'autant plus grand de voir reparaitre, en septembre 1946, le journal *Le Goglu*, qui avait été publié sous la direction d'Arcand dans les années 30. Cette fois-ci la publication est placée sous la direction de Joseph Ménard, un imprimeur associé à Arcand depuis le premier jour de ses activités antisémites. Dans la nouvelle mouture du journal, Ménard ne s'associe pas publiquement au maître à penser du mouvement, même s'il annonce dès la première édition qu'il entend « reprendre le refrain » là où il l'avait laissé en 1934.²⁷ Il est révélateur de constater que le retour de la publication antisémite notoire n'apparaît pas digne de mentions immédiates dans la presse juive anglophone.²⁸ Seul le *Keneder Odler*, quotidien yiddish de la métropole, publie à cet effet un éditorial d'Israël Rabinovitch.²⁹ À l'*Odler*, on n'est pas dupe : Rabinovitch se doute bien qu'Arcand tire les ficelles de la deuxième incarnation du *Goglu*. C'est aussi l'hypothèse de l'historien Hugues Théorêt.³⁰

La feuille antisémite ne demeure pas longtemps sur les kiosques, publiée de manière irrégulière de septembre 1946 jusqu'à sa fermeture subite quelques mois plus tard, en février 1947.³¹ Selon Théorêt, le motif qui mène au second naufrage du *Goglu* ne pourrait être établi avec certitude, quoiqu'il soupçonne des causes pécuniaires.³² Les observateurs juifs contemporains offrent pour leur part une autre explication : tout leur indique que le clergé diocésain joue un rôle de premier plan dans ce dénouement. En mai 1947, le journaliste Louis M. Benjamin laisse entendre dans les pages du *Congress Bulletin* que la disparition du *Goglu* « was due to the direct or indirect intervention of someone in authority in the Church ».³³ Les documents internes du Congrès juif canadien confirment en effet qu'un comité diocésain, le Comité Saint-Paul, et en particulier l'un de ses membres les plus actifs, Henri Jeannotte, avait orchestré une campagne contre l'éditeur antisémite. Saul Hayes, directeur du Congrès juif canadien, rapporte que des représentants importants du clergé « wrote to the editor of *Le Goglu*, Joseph Menard (sic), very strongly condemning his publication and when he replied they repeated their condemnation even more strongly and in all probability brought the matter to the attention of the Archbishop ».³⁴ Cette hypothèse est aussi appuyée par les propos que tient l'Archevêque du diocèse de

Montréal lors d'une entrevue avec le Congrès juif canadien en 1948. Questionné sur la fermeture du périodique antisémite, Mgr Charbonneau prétend avoir rencontré en personne Joseph Ménard pour le menacer de faire circuler dans les paroisses une lettre qui réproche ses actions s'il ne cessait immédiatement la publication du journal antisémite³⁵. Comme le rapporte Hayes, « The simple fact remains that following the condemnation of Menard's antisemitism by Msgr. Jeannotte, Le Goglu ceased publication ».³⁶ S'il est difficile d'établir avec certitude que les écueils financiers n'ont pas joué un rôle plus immédiat dans la déchéance du *Goglu*, il n'en demeure pas moins que cette intervention est retenue par les activistes juifs de Montréal comme un point tournant dans la lutte contre l'antisémitisme au Québec.³⁷ Désormais les Juifs de Montréal peuvent compter sur le soutien actif du clergé, un tournant important dans la consolidation des rapports judéo-catholiques.

Le Congrès juif canadien suit de près les activités d'Adrien Arcand durant la période d'après-guerre. Le 9 novembre 1947, ce dernier prononce un discours à l'occasion d'une rencontre clandestine à Montréal. La presse montréalaise rapporte la présence de quelque cinq cents partisans, une démonstration d'appui d'autant plus inquiétante que plusieurs d'entre eux seraient, selon un observateur déployé par le Congrès juif canadien, des hommes de profession libérale.³⁸ À cette occasion, Arcand réactive le Parti national social-chrétien, redevenu légal après l'armistice et au sein duquel il se présente aux élections fédérales de 1949 en tant que seul candidat. Les autorités provinciales et fédérales, qui ne sont pas insensibles à la résurgence du mouvement d'Arcand en 1947, assurent au Congrès qu'ils recueillent des informations sur les individus qui y militent et qui ne constituent apparemment pas un nombre important³⁹. Il n'en demeure pas moins que le retour d'Adrien Arcand sur la scène politique provoque un désarroi profond chez les activistes juifs de Montréal. Ce sentiment est aggravé par le fait que ces derniers prennent tout juste la mesure du désastre qui vient de s'abattre sur les Juifs européens. C'est sans compter que la communauté de Montréal est particulièrement sensibilisée au génocide, puis qu'elle accueille à ce moment un contingent important de rescapés de l'Holocauste.⁴⁰

Le premier ministre Maurice Duplessis est questionné par la presse anglophone, qui constate avec inquiétude la résurgence d'Arcand dans la sphère publique. La « rencontre secrète » en question, à laquelle n'étaient invités ni grand public ni journalistes, ne pourrait selon le premier ministre justifier l'intervention directe du gouvernement ou des autorités⁴¹. La liberté de parole, défend Duplessis, est un droit inaliénable et seule une attaque contre la constitution démocratique formerait le motif d'une sanction. Se voulant rassurant, il affirme néanmoins que le gouvernement est prêt à intervenir contre Arcand si nécessaire, puisque « Communism, Bolshevism, Fascism, Nazism or any other 'ism' have no place in the Province of Quebec ».⁴² Le Congrès juif canadien se montre satisfait de cette déclaration et fait parvenir un message d'appréciation au premier ministre.⁴³

En juin 1949, Arcand annonce qu'il compte briguer un mandat aux élections fédérales sous la bannière du parti de l'Unité nationale, nouvelle mouture du Parti national social-chrétien, dans la circonscription de Richelieu-Verchères. Cette nouvelle est reçue froidement par l'éditorialiste du *Chronicle*. Klein peine en effet à croire qu'Arcand ose se présenter devant les électeurs au lendemain du conflit mondial qui l'avait vu se ranger du côté de l'ennemi.⁴⁴ Le plus désolant, selon A. M. Klein, demeure qu'Arcand puisse toujours compter sur une base militante, ce qui ne l'empêchera pas de mordre la poussière.⁴⁵ Il se présente de nouveau aux élections fédérales de 1953, flanquant son parti d'un nouveau périodique. Ici encore, les activistes de la communauté juive ne commentent pas cette action politique d'Arcand, qui se solde par un second échec. Le périodique *l'Unité nationale*, en se fiant à l'estimation de la Gendarmerie royale du Canada, a été publié à quelque deux mille exemplaires.⁴⁶ Arcand avait cependant abandonné dans ses pages les caricatures grossières et méprisantes qui faisaient la marque de commerce de ses journaux antérieurs et de l'antisémitisme fascisant des années 1930.⁴⁷

L'abandon progressif d'Adrien Arcand comme objet de préoccupation par le Congrès juif canadien et les rédacteurs du *Chronicle* dans les années 1950 s'explique en grande partie par la transformation du paysage social, marqué par un affaiblissement notable de l'antisémitisme au Québec et au Canada. Dans ce contexte, les gesticulations d'un idéologue marginalisé comme Arcand suscitent un intérêt décroissant.

Comme le révèle la compilation systématique des cas d'antisémitisme par le *Bulletin d'information* du Comité des relations publiques du Congrès juif canadien, on observe à partir du début des années 1950 une décroissance soutenue des incidents antijuifs au Québec. Cette baisse concerne à la fois les agressions physiques, les propos diffamatoires dans la presse et les manifestations d'hostilité dans les institutions publiques. Elle traduit une mutation plus large de l'environnement socio-politique québécois, dans laquelle les idéologies inspirées du fascisme perdent de leur portée symbolique, tandis que les élites catholiques commencent à s'engager plus explicitement dans des initiatives de rapprochement interconfessionnel. La marginalisation progressive de figures comme Adrien Arcand et la disparition de vecteurs de propagande antisémite, tels que *Le Goglu*, confirment ce repositionnement. Dans ce contexte, les priorités stratégiques du Congrès juif canadien se redéfinissent : plutôt que de se concentrer exclusivement sur la dénonciation de l'antisémitisme, l'organisation oriente ses efforts vers la promotion des droits civiques et la lutte contre les discriminations systémiques.⁴⁸

L'étude de la perception des activistes juifs montréalais face à Adrien Arcand durant l'après-guerre révèle une évolution significative de la place de l'antisémitisme dans la société québécoise. Si les années 1930 furent marquées par une lutte urgente contre un discours haineux virulent, incarné par Arcand et ses publications, la

période qui suit la Seconde Guerre mondiale témoigne d'une transformation des dynamiques intercommunautaires. La Shoah, et l'horreur qu'elle a dévoilée, a modifié en profondeur la réception publique des propos antisémites, les rendant de plus en plus inacceptables, y compris au sein des institutions catholiques québécoises.

L'analyse des réponses communautaires à Arcand permet ainsi de nuancer les diagnostics posés sur la persistance de l'antisémitisme au Québec. Elle met en lumière non seulement l'efficacité stratégique des institutions juives dans leur réponse à la haine, mais aussi la capacité de la société québécoise à marginaliser progressivement les discours extrémistes. À travers cette trajectoire, se dessine un lent mais réel progrès dans les relations judéo-catholiques, amorçant un dialogue qui culminera avec les reconfigurations identitaires de la Révolution tranquille.

Réaction au texte de Lacasse, « Surveillance et indifférence »

Tyler Wentzell

L'article de Simon-Pierre Lacasse examine comment la communauté juive de Montréal—en particulier par le biais du Congrès juif canadien (CJC)—a surveillé et réagi aux activités d'après-guerre du leader fasciste Adrien Arcand. L'article de Lacasse remet en question les notions persistantes selon lesquelles l'antisémitisme faisait partie du tissu civique du Québec. Au contraire, dans l'après-guerre et l'après-Holocauste, il y avait une solidarité entre les communautés pour le confinement stratégique d'Arcand et une indifférence prudente à la menace qu'il représentait.

À l'aide des dossiers du CJC, y compris le *Chronicle Bulletin*, le *Public Relations Committee Information Bulletin* et le *Canadian Jewish Chronicle*, Lacasse montre que le clergé catholique a fait face au journal antisémite ressuscité d'Arcand, *Le Goglu*, et a par conséquent contribué à sa disparition en 1947. Les autorités catholiques d'après-guerre se sont de plus en plus alignées avec les communautés juives pour s'opposer à la propagande antisémite. Lorsque Arcand tenta de réintégrer la politique aux élections fédérales de 1949 et 1953, il adoucit sa rhétorique antisémite publique. Il s'attendait probablement à être condamné s'il utilisait les mêmes tropes sur lesquels il s'appuyait dans les années 1930.

Lacasse soutient effectivement que l'antisémitisme n'était pas aussi largement toléré dans le Québec d'après-guerre qu'on le suppose souvent. Le militantisme juif et les dirigeants catholiques ont activement marginalisé Arcand en public, et Arcand s'est avéré incapable de construire une large base de soutien populaire. La lecture nuancée des réactions à Arcand par Lacasse souligne l'importance de la vigilance communautaire, de la solidarité interconfessionnelle et des institutions démocratiques comme remparts contre le fascisme et l'antisémitisme. Le plus grand rassemblement

d'après-guerre d'Arcand ne comptait apparemment que 500 participants qui se sont rencontrés secrètement. Les membres n'étaient plus disposés à attacher leurs noms au mouvement d'Arcand.

L'influence du CJC, et peut-être la volonté des communautés non juives de soutenir publiquement ses objectifs, a considérablement augmenté dans l'après-guerre. À la fin des années 1930, des voix juives comme le rabbin Maurice Eisendrath ont dû faire pression sur les médias anglophones simplement pour rendre compte de l'antisémitisme d'Arcand. Comme le montre mon entrée dans ce volume, ce lobbying a d'abord conduit à un reportage sympathique sur Arcand, et non à une condamnation. Arcand a tiré parti de l'antisémitisme manifeste et discret parmi les journalistes et le lectorat, en plus de la naïveté anglophone à propos de son histoire, pour bénéficier brièvement d'une couverture médiatique favorable à l'extérieur du Québec.

Les deux études suggèrent que l'antisémitisme au Canada, bien que persistant, n'était ni hégémonique ni sans opposition. Alors qu'Arcand pouvait trouver des adeptes et attirer l'attention, il n'a jamais atteint la légitimité de masse. En outre, il n'a pas été soumis à une censure formelle après la Seconde Guerre mondiale ; il a conservé son droit à la liberté d'expression et a pu se présenter aux élections. Sa chute—ou son échec à monter—n'était guère inévitable. C'était le résultat du travail militant des dirigeants juifs et de leurs alliés, et finalement d'une société canadienne de plus en plus réticente à tolérer des idées antisémites manifestes.

Pierre Anctil est professeur émérite au département d'histoire de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné l'histoire canadienne contemporaine et l'histoire juive canadienne de 2004 à 2022. Il a obtenu en 2013 la médaille Luc-Lacourcière pour son ouvrage intitulé *Jacob-Isaac Segal (1896-1954), un poète yiddish de Montréal et son milieu*, paru en 2012 aux Presses de l'Université Laval et en 2014, pour le même ouvrage, le Prix du Canada de la Fédération des sciences humaines. Il a publié au cours de l'année 2017, aux Éditions Boréal, un ouvrage de synthèse intitulé : *L'histoire des Juifs du Québec*, qui a été finaliste en 2018 aux prix littéraires du gouverneur général du Canada dans la catégorie essai. En 2019 il a publié aux Presses de l'Université de Montréal, en collaboration avec le professeur Ira Robinson, un ouvrage collectif intitulé : *Les Juifs hassidiques de Montréal*. Son dernier livre a paru à l'automne 2021 sous le titre : *Antijudaïsme et influence nazie au Québec ; le cas du journal L'Action catholique de Québec, 1931-1939*.

Simon-Pierre Lacasse est titulaire d'un doctorat en histoire de l'Université d'Ottawa (2020). Ses recherches portent sur la communauté juive canadienne et s'intéressent particulièrement aux relations entre les Juifs et les Canadiens français au XX^e siècle, à travers les prismes de l'histoire intellectuelle, sociale et politique. Son récent ouvrage, *Les Juifs de la Révolution tranquille : regards d'une*

minorité religieuse sur le Québec de 1945 à 1976, examine la manière dont les périodiques juifs ont représenté le Québec et les Canadiens français au cours des trois décennies suivant la Seconde Guerre mondiale. Ce livre a reçu une mention spéciale aux Prix littéraires juifs canadiens 2023 et a été finaliste au prix J. I. Segal. Lacasse a également étudié l'émergence de la communauté hassidique à Montréal durant la même période. Plus largement, ses travaux soulignent l'importance d'intégrer les voix des minorités ethniques et culturelles aux grands récits de l'histoire canadienne. Il enseigne actuellement au Département d'histoire de l'Université Concordia et à l'Institut d'études canadiennes de McGill.

Tyler Wentzell est titulaire d'un doctorat en droit (SJD) de la Faculté de droit de l'Université de Toronto (2025). Ses recherches portent sur les mouvements illibéraux transnationaux, les combattants étrangers et le maintien de l'ordre public. Il est l'auteur de *Not for King or Country: Edward Cecil-Smith, the Communist Party of Canada, and the Spanish Civil War* et d'une monographie à paraître sur William Krehm et la Ligue pour un parti révolutionnaire ouvrier, une organisation révolutionnaire majoritairement juive active à Toronto et à Montréal dans les années 1930. M. Wentzell enseigne les études de défense au Collège des Forces canadiennes de Toronto.

1

Adrien Arcand, führer canadien (Lux éditeur, 2010); Hugues Théorêt, *Les chemises bleues : Adrien Arcand, journaliste antisémite canadien-français*, (les Éditions du Septentrion, 2012) et du et du même auteur : « Influence et rayonnement international d'Adrien Arcand », dans un numéro spécial de la revue *Globe* intitulé : « Nouveaux regards sur le phénomène de l'antisémitisme dans l'histoire du Québec », 18, no. 1 (2015): 19–45.

2

Pierre Ancil, « À chacun ses Juifs », 60 éditoriaux pour comprendre la position du Devoir à l'égard des Juifs, 1910-1947, [Éditions du Septentrion, 2014], et du même auteur, *Antijudaïsme et influence nazie au Québec ; le cas du journal L'Action catholique (1931-1939)*, [les Presses de l'Université de Montréal, 2021].

3

Voir : « Meyor Houde un di antisemitische 'Goglu' khevre » [Le maire Houde et la bande antisémite du « Goglu »], *Der Keneder Odler*, 18 avril 1930, 4. Toutes les traductions du yiddish au français ont été réalisées par l'auteur de cet article.

4

Adrien Arcand est mentionné pour la première fois dans l'*Odler* le 15 avril 1930. Voir : « Ver shtet hinter di dozike paskvil ? » [Qui se tient derrière ces pamphlets ?].

5

Ibid.

6

« Ofene antisemitische karten », *Der Keneder Odler*, 27 juillet 1930, 4.

7

« Der sof fun antisemitische shmutz bleter », *Der Keneder Odler*, 30 août 1931, 4.

8

« Vos men tor nit à Daytshland meg men à Montréal ? » [Ce qui est possible en Allemagne le deviendra-t-il à Montréal ?], *Der Keneder Odler*, 19 août 1932, 4. La référence est à Adrien Arcand et à Joseph Ménard.

9

« Krig iz derklert gevoren tsum yidishen folk ! » [La guerre est déclarée au peuple juif !], *Der Keneder Odler*, 22 juillet 1935, 4.

10

Lita-Rose Betcherman, *The Swastika and the Maple Leaf: Fascist Movements in Canada in the Thirties* (Fitzhenry & Whiteside, 1975), 103–7.

11

« 80,000 Montreal Men Joint Fascist Banner to Force New Order », *Toronto Daily Star*, 26 novembre 1937.

12

Ken MacTaggart, « Largest Fascist Unit is Led from Quebec », *Globe and Mail*, 2 décembre 1937; Ken MacTaggart, « Fascist Unit has an Organ Printed Here », *Globe and Mail*, 8 décembre 1937.

13

Ken MacTaggart, « Largest Fascist Unit is Led from Quebec », *Globe and Mail*, 2 décembre 1937.

14

David Griffin, « Montreal Fascist Leader Aspires to Dictatorship of Canada », *Toronto Daily Star*, 10 février 1938.

15

Ibid.

16

Ibid.

17

« Le chef du P.N.S.C. avec sa femme et ses enfants », *le Fasciste canadien*, mars 1938.

18

David Martin, « Adrien Arcand, Fascist—An Interview », *Nation*, 26 février 1938.

19

Ibid.

20

Charles Herbert Huestis, « Canada Begets a Fuehrer », *Toronto Daily Star*, 31 mars 1938.

21

« Soldiers of the King Listen to Fascist Harangue », *Toronto Daily Star*, 7 juin 1938.

22

En ce qui concerne la progression des rassemblements d'Arcand à Toronto et la résistance antifasciste, voir Tyler Wentzell, « Scenes of Berlin : Fascism and Anti-Fascism

in Toronto during the Summer of 1938 », *Canadian Jewish Studies / Études juives canadiennes* 35 (2023) : 16–39.

23

Adara Goldberg, *Les survivants de l'Holocauste au Canada : exclusion, inclusion, transformation, 1947–1955*, (University of Manitoba Press, 2015), 12.

24

Ibid., p. 13.

25

Simon-Pierre Lacasse, *Les Juifs de la Révolution tranquille : Regards d'une minorité religieuse sur le Québec de 1945 à 1976* (Presses de l'Université d'Ottawa, 2022).

26

Théorêt, *Les chemises bleues*, 259.

27

Ibid., p. 274.

28

Le *Congress Bulletin* publie un texte en avril 1947, deux mois après que paraisse le dernier numéro du *Goglu*, pour répudier le journal *The Gazette* de publiciser le mouvement d'Arcand en publiant des textes à son propos. « J. H. Fine Protests Publicity Given to Montreal Fascist », *Bulletin du Congrès*, avril 1947, 4.

29

Théorêt, op. cit., 275.

30

Ibid.

31

« Le Goglu suspend la publication », *Bulletin du Congrès*, avril 1947, 11.

32

Ibid., 276.

33

Louis M. Benjamin, « Les Juifs et les Canadiens français », *Bulletin du Congrès*, 5 mai 1947, 8.

34

Saul Hayes, « Catholic Conversionist Activities », *Public Relations Committee Information Bulletin*, volume 1, 15 avril 1947.

35

Saul Hayes, « Interview With Archbishop of Montreal », *Public Relations Committee Information Bulletin*, volume 1, 9 avril 1948.

36

Saul Hayes, « Barre Incident Highlights Antisemitism in Quebec », *Canadian Jewish Chronicle*, 7 mai 1948, 12.

37

Louis M. Benjamin, « Our French Canadian Friends », *Canadian Jewish Chronicle*, 6 juin 1947, 11 ; Saul Hayes, « Barré Incident Highlights Antisemitism in Québec », *Canadian Jewish Chronicle*, 7 mai 1948 ; Louis M. Benjamin, « The Jews and the French-Canadians », *Congress Bulletin*, mai 1947, 8, 19 ; « The State of Antisemitism in French Canada », *Congress Bulletin*, mai 1947, 24 ; « French Canada », *Congress Bulletin*, octobre 1949, 19.

38

Saul Hayes, « Rebirth of Arcand's Fascist Movement », *Public Relations Committee Information Bulletin*, volume 1, 13 novembre 1947 ; Cette information est également confirmée dans une rubrique du journal *Le Devoir* : « Adrien Arcand renaît », *Le Devoir*, 11 novembre 1947, 9.

39

Saul Hayes, « Rebirth of Arcand's Fascist Movement », *Public Relations Committee Information Bulletin*, volume 1, 13 novembre 1947.

40

À propos de l'accueil des rescapés de l'Holocauste au Canada, voir Goldberg, op. cit.

41

Saul Hayes, « Premier Duplessis' Statement on Arcand Movement », *Public Relations Committee Information Bulletin*, volume 1, 1er décembre 1947.

42

Ibid.

43

Saul Hayes, « Conveying to Premier Duplessis Appreciation of statement on Arcand movement », *Public Relations Committee Information Bulletin*, Volume 1, 1er janvier 1948.

44

A. M. Klein, « Arcand Rides Again », *Canadian Jewish Chronicle*, 10 juin 1949, 4.

45

Ibid.

46

David Rajotte, « L'État canadien contre le Parti de l'unité nationale et Adrien Arcand », *Bulletin d'histoire politique* 26, no. 3 (2018): 202.

47

Théoret, op. cit., (2012), 280.

48

Paul-Etienne Rainville, « Un programme unique dans le monde entier » : le Congrès juif canadien et la lutte pour le droit à l'égalité « raciale » et religieuse au Québec (1945-1950), *Histoire sociale/Social history* (2020).